



BUREAUX No. 25 RUE ST-THERÈSE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL.

Je me hâte de lire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer... FIGARO.

VOL II No. 14:

MONTREAL, 20 NOVEMBRE 1880.

1 CENT LE NUMERO.

H. BERTHELOT & Cie.

Editeurs-Propriétaires.



ALLONS-Y GAIEMENT!!!

M. DANSEREAU (au robinet). Avancez, mes amis. V'la le temps. Vite! vite! pendant que ça moussé haut.

Feuilleton

LES
MYSTÈRES DE MONTREAL.

DEUXIÈME PARTIE

—

MINES ET 'CONTRE-MINES

Bénoni entra chez le père Sansfaçon au moment où celui-ci s'asseyait à table pour prendre son déjeuner, composé de grillades de lard salé et des patates revenues dans la poêle avec des ognons.

Madame Sansfaçon ouvrit la porte au cavalier d'Ursule en lui faisant une moue de mauvaise augure. Pour le saluer elle lui dit:

—Tiens, c'est toi, visage! Tu viens de chez Payette?

—Quel mal y a-t-il à ça? Votre vieux y a passé quelque temps.

—Allons, allons, la vieille, fit le vieux charretier, dont la langue s'était épaissie par une couple d'absinthes prises avant son repas. Bénoni et moi, nous sommes gros manche. Il est presque de la famille, quoi! Viens, Bénoni, on va te mettre un couvert et tu vas déjeuner avec moi.

La mère Sansfaçon ne regardait pas Bénoni d'un bon œil. Elle lui attribuait tous les troubles survenus dans son ménage. Son vieux était devenu paresseux et ivrogne. Il avait vendu l'agrès qu'il s'était acheté avec l'argent qui lui avait été donné par le comte de Bouetouche. Il ne possédait plus qu'une vieille voiture aux ressorts brisés, voiture qui

n'avait pas été vernie depuis le commencement de la crise en 1873. Les coussins étaient sales et éventrés, les vitres des lampes étaient noircies par la fumée des chandelles de suif qu'il y brûlait.

Le père Sansfaçon ne roulait que la nuit et rentrait à trois heures du matin ivre comme un porte-faix, après avoir dépensé toute la recette de ses courses.

La bonne femme Sansfaçon pour faire bouillir la marmite allait travailler en journée. Cunégonde, sa fille cadette, gagnait \$2, par semaine à faire des torquettes chez McDonald.

Ursule en sortant de prison, avait passé une couple de jours sous le toit paternel, mais l'inconduite de son père et les scènes scandaleuses dont elle était témoin la forcèrent à chercher un asile chez des amis.

Le vieux charretier fut interrogé par Bénoni au sujet du petit Pite.

Pendant l'incarcération de son père le gamin était parti de Ste. Thérèse. Comme il était rendu au bout de son peloton et comme il abhorrait le toit paternel le mauvais sujet traînait les rues de Montréal et gagnait sa vie à vendre des *Star*, des *Patrie* et des *Courrier de Montréal*.

Le père Sansfaçon à son tour posa des questions à Bénoni.

—Dis-moi, mon fiston, qu'est-ce que tu penses du bourgeois qui a amené le petit Pite à St. Jérôme.

—Ah pour ça, père, c'est bien difficile. Il y a bien du miemac là dedans. Si le petit Pite parlait, il pourrait nous mettre sur la piste. Cléophas la dernière fois que je l'ai vu était bien coppé. Il dé-

pensait de l'argent comme un Canadien revenu de Californie.

—Ce grand Jack de Cléophas est dans les secrets du monsieur qui est mort à Ste. Thérèse. Il faudra l'amener veiller avec nous et lorsqu'il sera en fête il pourra nous donner des informations.

—Dans le fond Cléophas ne m'aime pas. Il m'a pris on grippe depuis que jo lui ai fait manger de l'avoine auprès d'Ursule.

—C'est correct, J'admets que Cléophas se méfiera de toi, mais, moi je pourrai dénicher un beau morle, si j'apprends où il est allé, certain soir, avec un coffre qui contenait son trésor.

Travaillons chacun de notre côté. Le premier qui mettra la main sur le magot le partagera avec l'autre.

Après avoir trinqué avec le vieux charretier Bénoni, sortit de la maison et alla se promener sur la rue des Commissaires avec l'espoir de rencontrer Cléophas.

Comme il logeait le diable dans sa bourse, il lui fallut gagner quelques sous dans sa journée.

Il travailla toute la matinée au déchargement d'un steamer. A midi il avait gagné une somme suffisante pour se payer un diner et un coucher.

Vers deux heures, on flânant à la porte d'un hôtel, il vit passer Cléophas en compagnie de l'homme au chapeau de castor gris.

Bénoni les suivit à une courte distance et le vit entrer dans l'hôtel du Canada.

Il fit pied de grue pendant une heure sur la rue St. Gabriel. Il vit sortir Cléophas qui prit la rue Ste. Thérèse et s'engagea dans la rue Notre-Dame.

Il résolut de faire de la police secrète pour son propre compte.

Il rabattit son front sur ses yeux, boutonna sa blouse jusque sous le menton et les mains plongées dans ses poches, il suivit maitre Cléophas.

Celui-ci continua sa route on ligne droite. Il passa le carré Dalhousie et suivit la rue Ste. Marie jusque'au Marché Papineau.

Là Cléophas s'arrêta et regarda en arrière pour s'assurer si ses mouvements n'étaient pas observés par quelqu'un.

Il ne reconnut pas Bénoni qui marchait la tête baissée à une cinquantaine de pas en arrière.

Cléophas monta le chemin Papineau.

Il marchait avec une allure plus allègre comme un amoureux qui va à son premier vœux-vous.

Bénoni le suivait toujours et ne perdait pas un de ses mouvements.

Tendu près de l'ancien cimetière des soldats Cléophas se retourna de nouveau.

Cette fois encore il ne vit pas Bénoni qui continuait sa route et marchait en arrière d'un voyage de foin qui le masquait.

Cléophas entra dans un champ. Bénoni le vit enlever une planche dans la vieille clôture du cimetière.

Qu'allait-il faire là ?

Bénoni à son tour pénétra dans le champ, et, il regarda dans le

cimetière à travers les fissures dans la clôture.

Il vit Cléophas s'approcher d'un tertre et examiner le terrain pour voir si le gazon n'avait pas été romué.

Bénoni se dit : —C'est là où il a caché son magot. Ca c'est sûr.

Il ne fera pas ses fouilles avant la nuit de crainte d'être vu par la police qui l'empoignerait à coup sûr.

Cléophas sortit du cimetière. Bénoni resta à son poste et parut faire de sérieuses réflexions sur la situation.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 20 NOVEMBRE 1880.

CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

—o—

Montréal 16 nov. 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

J'appris par les gazettes de Montréal que nous avions parmi nous quatre bourgeois français, M. Lalonde, le cousin germain de M. Lalonde du carré Chaboillez, le baron Hoguenthorp M. de Thors et M. Molinari.

On dit que c'était des financiers arrivés il y a quelques semaines exprès pour voir si les canayens étaient bons pour emprunter de l'argent.

Nos trois Français sont allés se mettre en pension à l'Hôtel Windsor, une grosse maison anglaise, où ils auront peu de chance à rencontrer de vrais canayens.

Pour faire plaisir à tes lecteurs j'ai résolu de faire comme les rapporteurs du *Star* et du *Witness*, c'est-à-dire j'ai demandé une entrevue avec ces messieurs.

Faut nous dire que c'est très difficile d'aborder ces gros bonnets des vieux pays.

Ils sont surveillés de près par Chapleau Wurtele et quelques autres conservateurs qui les empêchent de parler avec des gens qui n'ont pas les mêmes visées qu'eux et qui pourraient leur mettre la puce à l'oreille.

Je me suis rendu hier à l'Hôtel Windsor et j'ai réussi à me faire recevoir par ces messieurs pendant que leur entourage ordinaire était absent.

Un domestique, une espèce de suisse barré m'avait fait entrer dans un salon du deuxième étage.

J'ai attendu une dizaine de minutes. Pour passer le temps, je me suis amusé à regarder l'ameublement du salon qui donne sur un grand carré près de la nouvelle cathédrale à monseigneur.

Si jamais je rencontre le maître du Windsor je lui dirai d'ôter une esstatue indécente qu'il y a sur la corniche de la cheminée. C'est une jeune fille qui est habillée presque dans le costume de ma grand-mère Eve; c'est à faire rougir un homme de police.

J'ai remarqué qu'il n'y avait

pas d'images en couleurs sur les murs comme par chez nous, des portraits de rois et de saints avec des visages peints avec de la sanguine et des manteaux avec des étoiles rapportés en or.

Les Français sont entrés dans le salon et jo les ai salués en ôtant ma tuque que j'ai jetée sur une chaise berçante.

Voici maintenant une partie de ma conversation avec M. de Thors.

LADEBAUCHE.—Saluo bien, messieurs. Vous savez mon non. Je suis un bon canayen des concessions et je suis venu vous tailler une bavette sur mon pays.

M. DE THORS.—Ca ne peut pas mieux se rencontrer. Nous aimerions à savoir si notre *concerne* pourrait payer par chez vous. Vous savez on vient pour le crédit foncier qui doit avancer de l'argent aux habitants.

LADEBAUCHE.—Dites moi d'abord ce qu'il chante votre crédit foncier et je vous donnerai ma réponse belôt.

M. DE THORS.—D'abord vous savez que notre crédit foncier à l'intention de se faire payer avec intérêt pour l'argent qu'il va prêter. Ca se remboursera le capital et les intérêts tous les mois. On prendra des hypothèques sur les bonnes terres. On n'avancera rien sans garantie.

LADEBAUCHE.— Je commence à comprendre. Votre crédit foncier est une espèce de société de construction. On en a eu plusieurs à Montréal, à l'exception d'une ou de deux, elles ont presque tout fiolé. Faites y bien attention.

M. DE THORS.— Qu'est-ce que c'est qu'une société de construction. Est-ce pour bâtir des maisons ?

LADEBAUCHE.— Oui, comme manière; c'est-à-dire que plus l'habitant bâtit, plus il est pauvre à la fin. Ce sont les directeurs et le secrétaire qui empêchent tout et les actionnaires qui se tettent le pouce.

M. DE THORS.— Attendez un peu. Nos directeurs par chez vous seront des hommes en qui le public devra avoir confiance. Ce sont des ministres, les hommes les plus riches du pays.

LADEBAUCHE.— Qui sont-ils, ces hommes riches ?

M. DE THORS.— Voyons un peu. Il y a le premier de Québec, l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. Pâquette de Lévis.

LADEBAUCHE.— Comment vous appelez ces messieurs des hommes riches !!

Dévierez, s'il vous plaît. Les amis de Chapleau sont en train d'organiser une souscription pour lui faire un présent de \$25,000. Pâquette à part de son salaire de \$3,000 par année, n'a pas c'to coppe qui frotte sur l'autre. Qui vous a fourré dans la tête qu'il y avait des capitalistes parmi les canayens ?

Ce sont les Anglais par chez nous qui ont des grosses poches. Parloz moi de ça. Toutes les institutions qui paient appartiennent à des anglais. Si les canayens *partent* quelque chose dans le pays, crac la crasse s'y fourre,

et la boutique finit toujours par *fioler*. Regardez donc un peu les banques purement canayeunes. Ioussqu'elles ont abouti ? Voyoz la Banque Jacques-Cartier, la Banque Ville-Marie. L'ancienne banque Henri à Laprairie ben d'autres. Et puis si vous aviez été ici il y a trois ou quatre ans, vous auriez ri de voir sauter nos sociétés de construction. Je vous assure d'une chose, c'est que si les canayens commencent à *runner une concerne* qui paie, les anglais arrivent de suite et s'en emparent. Ils flanquent les canayens à la porte et gobent tous les profits. Jo vous citerai par exemple la manufacture de coton de Hudon à Hochelaga, la manufacture de Caoutchouc, la compagnie du Richelieu, tout ça c'est maintenant la chose des anglais et les canayens ne peuvent plus y fourrer le nez. Le canayen à besoin de se styler aux affaires avant de prendre la direction des grosses machines à argent. Méfiez vous des canayens qui font du zèle pour le crédit foncier. Sur ce salut,

NOS BOUCHERS.

Entrez dans le marché Bonae-cours, ou dans n'importe quel autre marché de la ville, et écoutez pendant quelques minutes les conversations des bouchers.

De quoi parlent-ils ?

De l'élevage des animaux, des meilleurs moyens d'entretenir la propreté dans leurs abattoirs ou des procédés à adopter pour garder leurs viandes fraîches? Nenni; ce n'est pas cela.

Ces messieurs à les entendre seraient tous des membres du Jockey Club. Leur conversation suintent toutes les informations du turf. L'un d'eux vante sa jument qui fait son mille "en dedans de trois". L'autre parle de la dernière course qu'il a faite avec sa bête à St. Vincent de Paul. Il est toujours prêt à parier que son cheval fera 20 milles en deux heures et dix minutes.

L'apprenti boucher qui écoute attentivement ces discours, sent qu'il est appelé à devenir un *sport* comme son patron.

Lorsqu'il recevra l'ordre de prendre le cheval et de porter du bœuf à une pratique, il prendra les rênes comme un habitué du Parc Lépine, et lancera l'animal sur les rues et tournera les coins avec une vitesse de douze milles à l'heure. Il écrasera et tuera les passants et la police ne s'en occupera pas.

Pourquoi nos édiles n'obligeraient-ils pas les bouchers à peindre sur les voitures des numéros d'un calibre extraordinaire afin que les citoyens puissent les distinguer clairement, les noter et les passer au bureau de police lorsqu'ils verront leurs chevaux lancés à une allure excédant la vitesse réglementaire ?

L'abus que nous signalons doit être réprimé avec la plus grande sévérité de la loi.

Ce que nous disons des bouchers de Montréal peut s'appliquer aux laitiers de Québec.

BIBLIOGRAPHIE.

Sous presse pour paraître prochainement: L'Art de vivre économiquement par un notaire du District de St. Hyacinthe.

Nous n'avons pas eu l'avantage de parcourir cet ouvrage qui promet d'être utile à la jeune génération. L'auteur nous en a seulement fait lire quelques fragments et signalé les principales idées telles sont:

1o. Se lever assez tard pour ne déjeuner que vers neuf heures, cette habitude ménage le bois en hiver, d'ailleurs "qui dort dino". Le déjeuner consistera en un peu de mélasse et de pain, toujours choisir la mélasse la plus épaisse, le goût est moins agréable, elle passe moins vite, et on peut y ajouter une assez forte quantité d'eau, un pain sec est préférable, les mâchoires se fatiguent à mastiquer et on se tanno à cet ouvrage et on sort de table fatigué sinon rassasié.

2o. Diner vers midi, y prendre du pain et de la mélasse, les dimanche, on peut y prendre un hareng, ou un foie de veau ou de mouton et quelques patates, si elle ne sont pas trop chères. Dans les jours de grandes fêtes, un bon bouillon est excellent, mais pas trop riche, car lorsque l'on n'est pas accoutumé ça rend le corps lâche — rien de mieux pour ce bouillon qu'un bout de jarrot de bœuf; une livre à peu près suffit pour une famille ordinaire. Un bon verre d'eau froide prise à la fontaine publique, comme digestif, ne coûte rien et n'expose pas à des poursuites de la part des compagnies d'Aqueduc, ce qui arrive infailliblement lorsque l'on va chercher de l'eau au robinet du cinquième voisin.

3o. Souper à six heures. Du pain et de la mélasse fournissent un bon goûter; il n'y a pas de mal à sacrifier les restes du dîner mais il faut s'arranger de manière à ce que les restes ne vaillent pas la peine d'être conservés. Les os qui ont servi au bouillon du midi peuvent être utilisés le lendemain pour préparer un *night cap*.

4o. Se coucher de bonne heure en hiver et tard en été, cette humble habitude épargne le bois et la chandelle en hiver, et on été les draps du lit s'usent moins.

Tels sont les grands traits de cet ouvrage, auquel nous prédisons un succès fou; l'autour entre, en outre, dans une foule de détails très intéressants, sur le *shavage*, la toilette, l'usage du savon et le superflu des poignes et des brosses; il croit que cette manière de vivre peut coûter, bon ou mal, un de dix à douze piastres par tête.

Nous n'avons aucun doute que chacun se fera un devoir de se procurer ce livre si utile sous plus d'un rapport.

DELTA.

La demoiselle de la rue Blouiry disait la semaine dernière à une de ses amis:

Le feu a pris hier chez madame X... Un pompier est entré et l'a éteint avec son *black cock*.



L'ÉPIZOOTIE A MONTREAL.
croqué chez un de nos vétérinaires.

HORRIBLE.

Voici une histoire à faire frémir qui nous a été contée il y a deux jours.

C'était vers la fin du second empire; le général X... un vieux brave de Crimée et d'Italie, chassait un beau matin dans son parc qui longe la forêt de Fontainebleau.

Tout à coup il aperçoit un braconnier bien connu de tout le pays, qui, à genoux sur le sol, examinait les fumées encore fraîches d'un chevreuil...

— Dam! je me sens un peu embarrassé pour vous dire ce qu'on appelle *fumées* en termes de chasse; vous le comprenez, du reste; ce sont les fumées qui aident les chiens à retrouver la bête...

Le général court droit à son homme et le couchant en joue;

— Ah! coquin! je t'y prends... Ah! tu viendras examiner la piste de mon gibier à mon nez. à ma bouche: tu t'en repentiras!... Mango cola ou tu es mort!

Le braconnier avait laissé son fusil à trois pas sur un talus de fossé; il était sans défense.

— Grâce, mon général, grâce!... Plutôt mourir mille fois!

— Mango ou je te tue!
Il fallut bien en passer par là: l'affreux mots fut absorbé à moitié.

— Je te fais grâce du reste! dit le général en riant d'un gros rire.

Mais, presque au même instant il devint livide: le braconnier s'était rapproché du talus où était son fusil; avait saisi l'arme et le couchant en joue.....

— A votre tour, mon général, mangez!

— Misérable!.....

— Mangez, ou vous êtes mort!
Une minute affreuse s'écoula: le fusil du braconnier était toujours braqué sur la tête du général. Celui-ci se sentit perdu, en frémissant, il se pencha vers le sol...

Le braconnier sourit, et retint sa main au moment où elle allait se souiller.

— Allons, mon général, sans rancune; mais laissez moi chasser désormais à ma guise, ou je

raconte à tout le monde que nous avons déjeuné ensemble!

Le marché fut conclu: le braconnier fut discret, et l'histoire n'a été connue qu'après la mort du général: avouez qu'il y a de quoi faire peur!

REFLEXION D'UN CELIBATAIRE.

C'est un homme jeune encore; il a trente ans à peine. Son cœur n'a été ni blâsé ni corrompu par les succès. Sa position sociale est convenable. Il a une fortune modeste, mais suffisante pour ses besoins. Il a beaucoup d'amis et pas de créancier. Bref, c'est ce que les mères, désireuses de placer leurs filles nomment un parti avantageux.

— Pourquoi donc ne vous mariez-vous pas? lui disons-nous un jour. Et qu'attendez-vous, selon l'expression vulgaire, pour faire une fin?

— Ah! voilà, nous répondit-il, parce que cette fin pourrait bien être qu'un déplorable commencement. J'ai la prétention de croire que je ferais un excellent époux, et que je tomberais sur un ange défemé; mais les anges, dans notre époque, ont des aspirations et des idées, qui m'effrayent. C'est très-cher à habiller un ange qui daigne descendre jusqu'à nous, et il faut être énormément riche pour satisfaire ses désirs ou ses caprices. Il y a toujours une foule de raisons péremptives pour démontrer que le superflu est absolument nécessaire: l'exemple des autres, les convenances sociales, l'intérêt de paraître et d'avoir un train de maison digne de la situation qu'on occupe.

La vie usuelle est devenue horriblement dispendieuse et difficile. Le luxe s'est répandu des hautes classes dans les classes inférieures elles-mêmes. Où sont les moulins modestes de nos pères? Où sont les robes d'indiennes de nos mères? Il faut être aujourd'hui millionnaire ou n'avoir pas le sou pour sembler. La bourgeoisie moyonne, et entraînée par toutes sortes de tentations perfides, ne parvient qu'à force d'expédients à suffire à ses dépenses et à équi-

librer ses budgets domestiques. Et qu'est-ce, grand Dieu! lorsque les enfants arrivent, lorsqu'il faut pourvoir à leur instruction, à leur entretien, et aussi malheureusement à leur goûts luxueux? Voilà ce qui m'éloigne du mariage et me fait préférer le célibat. J'ai assez de ressources pour vivre seul à mon aise, mais non pour faire vivre une femme et une famille dans les conditions de *high life* ou tant de monde prétend vivre aujourd'hui.

Mon ami a-t-il raison? A-t-il tort? Ce qu'il dit mérite que la plus belle moitié du genre humain y réfléchisse. C'est à elle à se demander si elle ferait pas bien d'accomplir courageusement une grande réforme somptuaire pour ramener à l'hymen tant de jeunes gens qui le fuient et ne pas condamner tant de jeunes filles à un célibat perpétuel.

COUACS.

Un instituteur du Comté Dorchester, reprochait à ses élèves de faire faire trop de messages par le postillon qui faisait le service de la paroisse avec la paroisse voisine. Le jeune postillon, se permettait quelque fois de faire des messages ou commissions pour les élèves du sexe féminin. Le maître d'école finit par avoir des inquiétudes. Le cher homme aime à tout connaître, et se permet le soir de flâner dans le village pour regarder par les fenêtres pour voir ce qui se passe dans les maisons de ses voisins et d'en faire rapport à son curé.

L'autre soir dans un salon; une dame demande un verre d'eau à Jean-Baptiste, qui le lui apporte à la bonne franquette.

— Un verre d'eau se sert sur une assiette, lui dit la maîtresse de la maison.

Jean-Baptiste revient quelques instants après apportant le contenu du verre qu'il avait répandu dans l'assiette.

— Et comment veux-tu que madame boive cela, imbécile? lui dit la bourgeoise.

— C'est ce que j'étais en train de me demander! répondit Jean-Baptiste d'un air rêveur.

Nos lecteurs sont priés de lire attentivement l'annonce de la maison A. Pilon que nous publions sur notre quatrième page. La maison du Bon Marché a encore une bonne nouvelle à communiquer au public intelligent. Encore une semaine avantageuse pour l'acheteur qui désire le véritable bon marché.

VENNOR.—Le grand prophète de la température nous a promis une bordée de neige de 11 pieds, entre le 21 et le 23 Décembre. Si sa prédiction ne s'accomplit pas le VRAI CANARD est certain d'une chose, c'est qu'il fera assez froid pour sortir avec des fourrures. Il n'a qu'un conseil à donner à ses lecteurs, ce sera de profiter du bon marché des coiffures d'hiver, gants et capots en fourrures chez Dubuc, Désautels & Cie. No. 217 rue Notre-Dame. Le stock est immense et les prix sont réduits.

RETARDEZ

A la semaine prochaine pour acheter vos **PARDESSUS** et **ULSTERS**.

Une Vente extraordinaire de Pardessus presque pour rien commencera **LUNDI** chez

I. A. BEAUVAIS,

No. 190, RUE ST. JOSEPH, No. 190.

Une histoire avec une morale.

Voici un fait qui a été signalé à notre attention, fait qui par lui-même parlera assez éloquemment, les commentaires étant superflus.

Il y a quelques jours deux amies se sentant la vocation religieuse, résolurent d'entrer dans un couvent de cette ville.

Avant de prendre le saint habit elles s'adressèrent à la supérieure du couvent qui leur passa une copie des réglemens de l'institution et la liste complète des étoffes qu'elles devaient s'acheter pour confectionner leur trousseau ainsi que les différents objets de lingerie nécessaires à la vie monastique. La qualité de ces étoffes était spécifiée sur la liste. Nos deux jeunes demoiselles allèrent faire leurs emplettes dans des magasins différents.

L'une d'elles se rendit au grand magasin de Pilon où il n'y a qu'un seul prix pour tout le monde, et l'autre dans un magasin où il y a plusieurs prix. La conséquence fut que cet dernière paya \$4. de plus que son amie pour les mêmes effets. Le public ne doit pas s'étonner si les choses sont arrivées ainsi. En voici la raison. Parce que depuis sa réouverture la maison Pilon vend beaucoup et ne fait aucun crédit. Elle a toujours maintenu sa renommée pour vendre à meilleur marché qu'ailleurs. Aujourd'hui elle offre en escompte 5 pour 100, ou cinq cents par piastre à tous les acheteurs qui la patronisent.

C'est chez Pilon où le client reçoit des cadeaux ou des présents réels. Écoutez la voix du bon sens qui nous dit d'aller à la maison du Bon Marché, chez A. Pilon Cie. Nos 647 et 649 rue Ste. Catherine.

* * *

???

A quand le *sirage* de Langevin?

Ousse qu'y sont les souscriptions en faveur de MM. Chapleau Langevin et Dansereau.

* * *

I où qu'il est le fauteuil de juge de l'ami Charles dans le Nord-Ouest.

Le *Vrai Canard* a passé la journée de dimanche dernier dans sa ville natale, à Trois-Rivières, histoire de trouver du bois pour ses caricatures. Ce bois qui lui a été généreusement donné par son ami Jos. Rieudeau du St. James, est un déchet des pilotis en merisier du Loop Line. L'Hôtel St. James continue de faire florès comme l'établissement le plus chic de Trois-Rivières. Le menu est toujours exquis, le service est irréprochable sous tous les rapports. Le St. James étant le seul hôtel fashionable de Trois-Rivières est patronisé par les notabilités de la politique, des professions libérales et du commerce. L'Ours de Joe qui ne s'occupe pas de politique paraît faire du bon sang, sans se douter qu'il doit dépasser dans les fêtes de Noël pour être servi aux clients de l'hôtel.

* * *

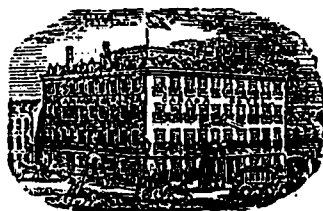
Deux pochards devisent sur le chapitre de la fortune :

—Moi, j'voudrais t'être riche!
—Riche, à quoi que ça sert? Nous serions millionnaires, vois-tu mon vieux, que nous ne pourrions pas être plus pochards que nous le sommes.

* * *

Le Bob.—Jos. Morache de la cité de Montréal, hôtelier sur la rue Ste. Catherine No. 920, se propose de passer au bob samedi prochain un employé du chemin de fer du Nord, un ditto du Bureau de Poste, un commis de bar et un docteur en médecine s'ils ne viennent pas lundi ou mardi poser un baume sur la plaie saignante causée par leur absence prolongée.

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montréal.

MADAME SAUCIER

Propriétaire,

LISEZ CECI.

—:0:—

PROFITEZ DU BON MARCHÉ.

—:0:—

BOISSEAU FRERES

Importateurs de

NOUVEAUTÉS

EN GROS ET EN DETAIL.

237, RUE ST-LAURENT.

1er Prix de Modes à l'Exposition de 1880.

Vente immédiate et complète

Il est dans l'intérêt de chacun de connaître que la Maison Boisseau Frères, vend toujours comme par le passé des Marchandises Sèches à bon marché. Il y a certainement avantage à aller visiter leur établissement avant que d'acheter ailleurs. Ces Messieurs ne laissent jamais dormir leurs marchandises sur les tablettes; elles sont toujours fraîches et renouvelées deux fois à chaque saison.

Les marchandises sont marquées en chiffres distincts et sont vendues un seul prix.—Personnes ne peut être trompé.—Nous conseillons fortement au public d'aller faire une visite au magasin populaire de

BOISSEAU FRERES,
237 Rue St. Laurent.

NAUFRAGE.—Le Canard en volant au-dessus des eaux du golfe, a vu un gros navire naufragé sur les côtes inhospitalières de l'île d'Anticosti. Il a interrogé le capitaine, un vieux marin âgé de 80 ans. Celui-ci lui a dit que son navire était chargé de vieux rum de la Jamaïque comme celui que buvaient nos grands-pères. La cargaison qui a été sauvée est consignée à Jos. B. Giguère, No. 442, rue St. Joseph.

AVIS AUX AMATEURS D'HUITRES.



M. C. Fournier

a commencé à recevoir des Huitres Malpeques par le chemin de fer Intercolonial et en recevra tous les jours.

S'adresser à

M. E. BENOIT.

83—rue des Commissaires,—83,

AU NO. 591,
RUE STE. CATHERINE,
à l'enseigne du
LION D'OR.

Afin d'éviter toutes erreurs vis-à-vis les amateurs du vrai Bon Marché nous avons fait poser depuis quelques jours

UN LION D'OR.

Tout en remerciant nos nombreuses pratiques pour l'encouragement dont nous n'avons qu'à nous féliciter. Nous désirons faire mieux à l'avenir.

Nous promettons d'annoncer à chaque fois que nous aurons des Bargains.

Cette fois ayant fait l'acquisition d'un stock de banqueroute quelques temps passés malgré notre importation cette automne. Nous nous trouvons avoir trop de marchandises et il faut les vendre.

C'est pourquoi d'ici aux Fêtes, donnez vous tous la peine de nous faire une visite, nous vous promettons que les prix seront à la portée des plus difficiles.

Encouragez les vrais amateurs du Vrai Bon Marché.

Il nous faut réaliser et pour cela il nous faut vendre à Bon Marché.

Maintenant ça sera à l'enseigne du

LION D'OR,

591, RUE STE. CATHERINE

Chez

LETENDRE, ARSENAULT & CIE

CHANSON NOUVELLE.—Nos remerciements à M. Ernest Lavigne, pour l'envoi d'une charmante chansonnette intitulée: CELA NE SE DIT PAS. Les paroles et la musique devront se populariser dans nos salons.

CARAQUETTES DE CHOIX.

Reçu par F. E. LeTournoux, ex-gôlette Corinne 1300 quarts de Caraquettes choisies à la main.

26 Place Jacques-Cartier, ancienne maison Valois et Labelle.

20 Nov. 1880.

b—ins.

ALLEZ VOIR

LA SALLE DE TIR

A LA

CARABINE ET AU PISTOLET

Chez

A. BONNEVILLE

No. 227, Rue Notre-Dame.